GAGNON

CHANSONS POPULAIRES
DU CANADA

M
1678
.G15C5
1865

DEUXIÈME LIVRAISON

CHANSONS POPULAIRES

DU

CANADA

RECUEILLIES ET PUBLIÉES AVEC ANNOTATIONS, ETC

PAR

ERNEST GAGNON

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

PRIME
Offerte aux Abonnés

QUEBEC
BUREAUX DU "FOYER CANADIEN"
Coin des rues Sainte-Anne et des Jardins

1865

Publié par la Direction du "Foyer Canadien"

Univers ité
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

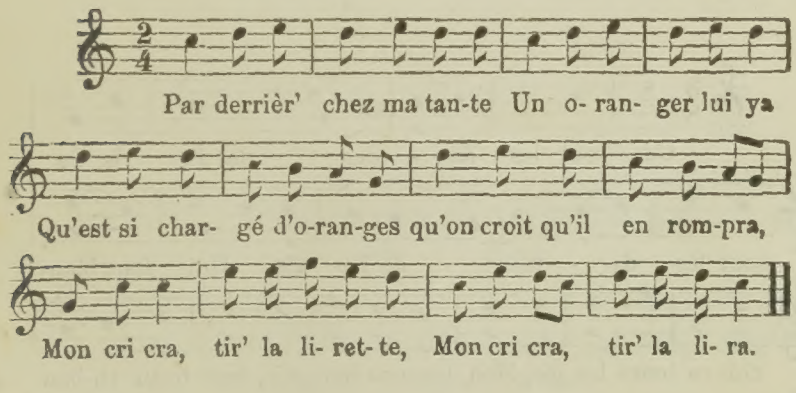
Typographie G. E. Desbarats.

CSP
M
1618
.G15C5
1865

MON CRI CRA, TIR' LA LIRETTE.

Un ancien missionnaire, feu M. l'abbé Sévère Dumoulin, a entendu chanter ce joyeux refrain par des canotiers canadiens de la Rivière-Rouge. M. l'abbé P. Pouliot, qui l'a appris de M. Dumoulin lui-même, a bien voulu le chanter à M. l'abbé J. Auclair tout exprès pour que je puisse le recueillir de ce dernier. Il n'est pas sans intérêt de constater comment la chanson de pauvres canotiers perdus dans un pays lointain et demi-sauvage, est venue se placer à la page cinquante-troisième de ce volume.

—



(Pour les autres paroles, voir *Au jardin de mon père un oranger lui ya.*)

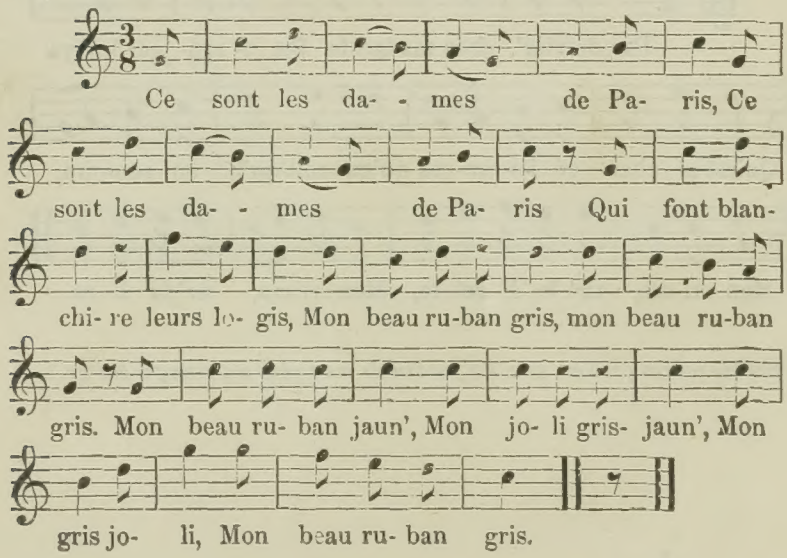
Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

MON BEAU RUBAN GRIS.

On a vu plus haut que notre chanson *Cécilia* se chante encore en France. Dans la version française se trouvent les couplets suivants qu'on ne chante nulle part en Canada :

" Que disent les oiseaux des bois ?—Que les femmes ne valent rien,—Et les hommes encor bien moins.—Pour les fill's, ils en dis'nt du bien."

Chose assez singulière, je retrouve à peu près ces mêmes couplets dans *Mon beau ruban gris.* Dans l'une et l'autre chanson les hommes sont assez mal menés, et c'est bien fait pour eux : il y a longtemps que leur sans-façon à l'endroit des " oiseaux des bois ', leur attirait cela.



Ce sont les dames de Paris (bis)
Qui font blanchire leurs logis,
Mon beau ruban gris. (bis)
Mon beau ruban jaune,
Mon joli gris-jaune,
Mon gris joli,
Mon beau ruban gris.

Qui font blanchire leurs logis, (bis)
Depuis la table jusqu'au lit,
Mon beau ruban gris, etc.

Depuis la table jusqu'au lit, (bis)
Depuis le lit jusqu'au châssis,
Mon beau ruban gris, etc.

Depuis le lit jusqu'au châssis, (bis)
Depuis l'châssis jusqu'au jardin,
Mon beau ruban fin, etc.

Depuis l'châssis jusqu'au jardin. (bis)
Dans ce jardin lui ya-t-un puits
Mon beau ruban gris, etc.

Dans ce jardin lui ya-t-un puits (bis)
Yousque les oiseaux font leurs nids,
Mon beau ruban gris, etc.

Yousque les oiseaux font leurs nids, (bis)
La caille et aussi la perdrix.
Mon beau ruban gris, etc.

La caille et aussi la perdrix. (bis)
La caille dit en son latin,
Mon beau ruban fin, etc.

La caille dit en son latin (bis)
Que les hommes ne sont point fins,
Mon beau ruban fin, etc.

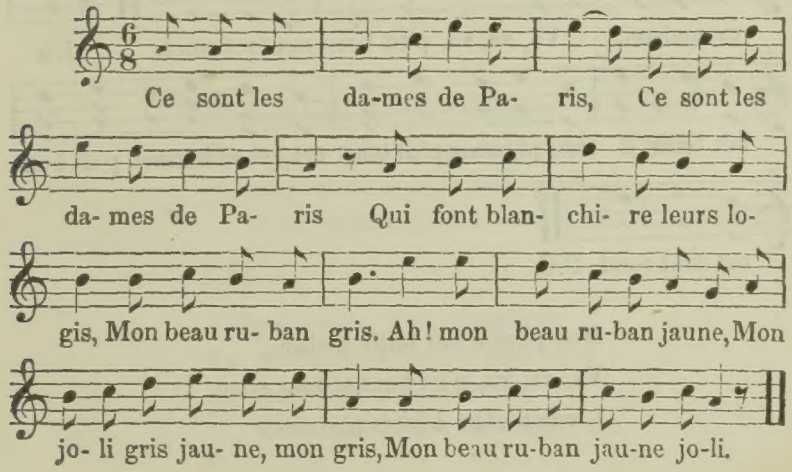
Que les hommes ne sont point fins, (bis)
Mais contr' les femm's, ell' ne dit rien,
Mon beau ruban fin. (bis)
Mon beau ruban jaune,
Mon joli gris-jaune,
Mon gris joli,
Mon beau ruban gris.

MON BEAU RUBAN GRIS.

(Autre air recueilli par M. l'abbé P. Lagacé.)

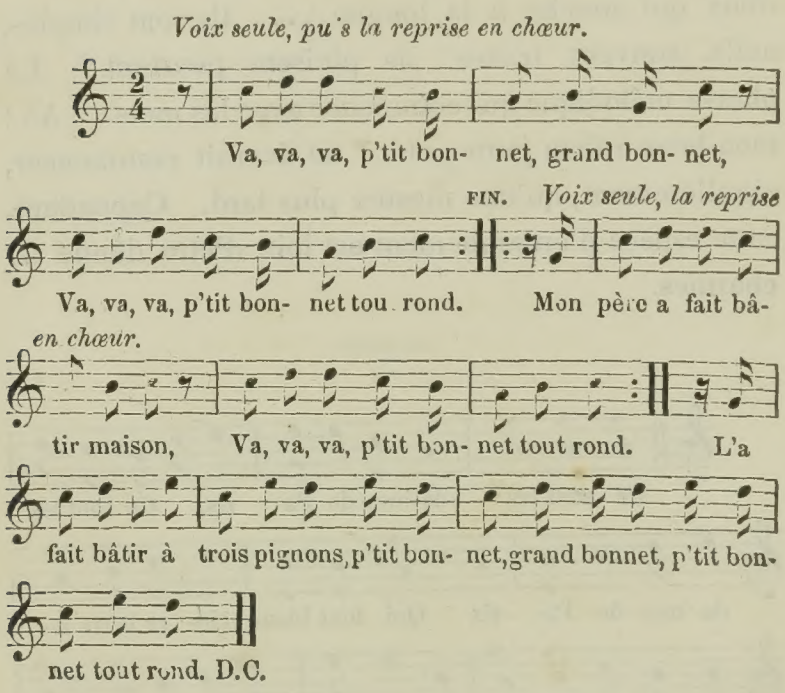
Cette douce mélodie dont les notes, presque toutes de valeurs égales, roulent constamment dans un mode antique, est bien un type de ces chansons populaires dont J.-J. Rousseau a dit : "....Les airs ne sont pas piquants, mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux qui touche à la longue..... Ils sont simples, naïfs, souvent tristes ; ils plaisent pourtant." La phrase mélodique qui commence avec les mots : " Ah ! mon beau ruban jaune, etc.," ne devrait commencer, régulièrement, qu'une mesure plus tard. Cependant, cette espèce d'enjambement est loin d'être dénué de charmes.

—



VA, VA, VA, P'TIT BONNET, GRAND BONNET.

La monotonie qui caractérise presque toujours la mélodie populaire n'est due ici qu'à la répétition fréquente des mêmes intonations. Rhythme léger bien qu'à l'allure un peu rustique.



Mon père a fait bâtir maison,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
L'a fait bâtir à trois pignons,

P'tit bonnet, grand bonnet,
P'tit bonnet tout rond.
Va, va, va, p'tit bonnet, grand bonnet,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.

L'a fait bâtir à trois pignons,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
Sont trois charpentiers qui la font,
P'tit bonnet, grand bonnet, etc.

Sont trois charpentiers qui la font,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
Le plus jeune c'est mon mignon,
P'tit bonnet, grand bonnet, etc.

Le plus jeune c'est mon mignon,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
—Qu'apportes-tu dans ton jupon?
P'tit bonnet, grand bonnet, etc.

Qu'apportes-tu dans ton jupon?
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
—C'est un pâté de trois pigeons,
P'tit bonnet, grand bonnet, etc.

C'est un pâté de trois pigeons,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
—Asseyons-nous et le mangeons,
P'tit bonnet, grand bonnet, etc.

Asseyons-nous et le mangeons,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.
En s'asseyant il fit un bond,
P'tit bonnet, grand bonnet, etc.

En s'asseyant il fit un bond,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond,
Qui fit trembler mer et poissons,
P'tit bonnet, grand bonnet, etc.

Qui fit trembler mer et poissons,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond,
Et les cailloux qui sont au fond,
P'tit bonnet, grand bonnet,
P'tit bonnet tout rond.
Va, va, va, p'tit bonnet, grand bonnet,
Va, va, va, p'tit bonnet tout rond.

FRINGUE, FRINGUE SUR L'AVIRON.

" Nous avons, a dit Dubois, (grammairien du seizième siècle,) un nombre infini d'interjections qui se trouvent dans les chansons populaires, comme *lirompha*, *dada*, etc."

Il ne faut pas croire, cependant, que tous ces mots et locutions de refrains soient autant *d'interjections* à peu près inexpliquables. Dans *Fringue, fringue sur l'aviron*, les mots :

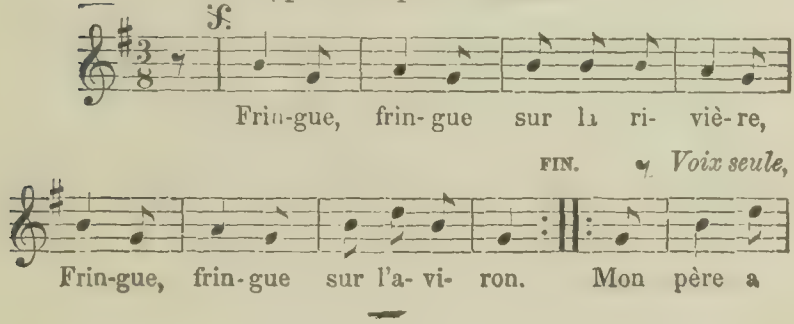
Tortille morfil,
Arrangeur de faucilles.
Tribouille marteau....

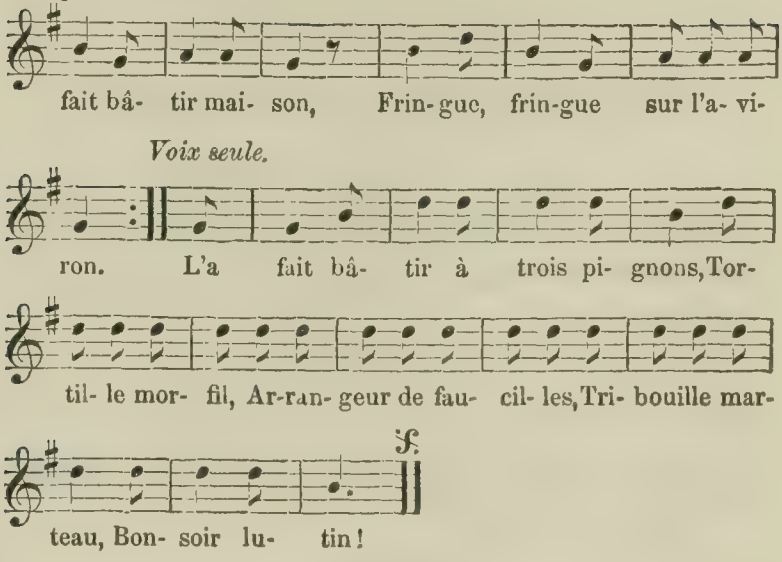
ont un sens réel, facile à saisir, et qui est celui-ci :

" Arrangeur de faucilles, fais tordre le morfil de ta lame ; frappe ta lame de ton marteau."

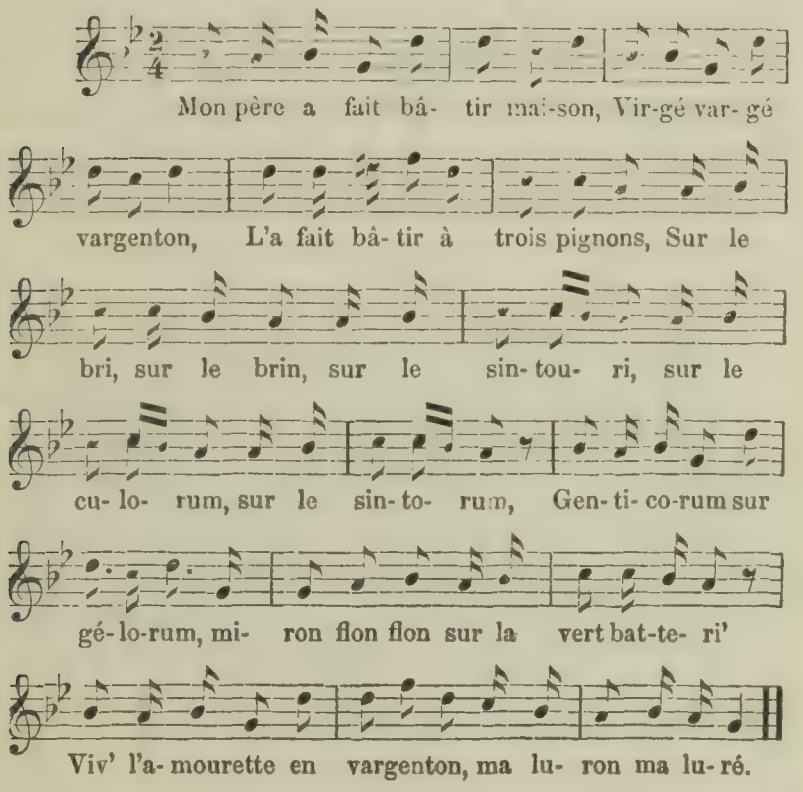
On sait qu'on appelle *morfil* ces parties d'acier presqu'imperceptibles qui restent au tranchant d'une lame que l'on vient de passer sur la meule.

Voix seule, puis la reprise en chœur.



la reprise en chœur.

(Pour les autres paroles, voir *Va, va, va, p'tit bonnet, grand bonnet.*)

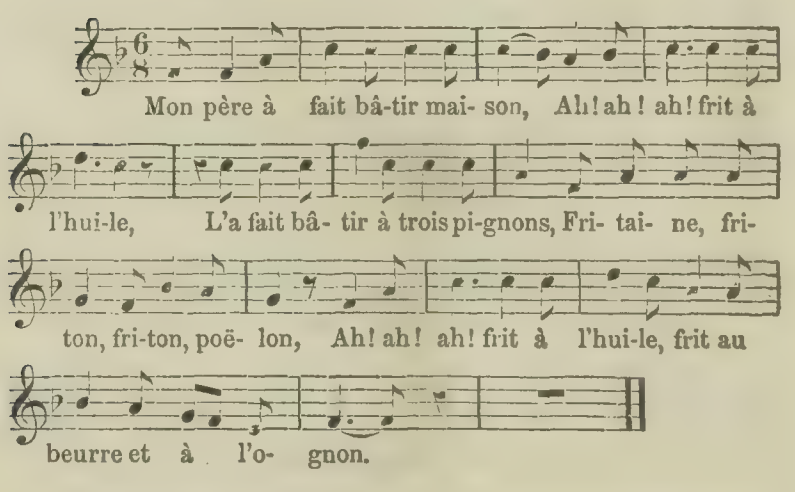
GENTICORUM.

Ce curieux refrain était en grande vogue au collége Joliette il y a quelque quinze ans. Il est connu, du reste, dans toutes les parties du pays. On verra dans l'*Appendice* une autre variante de cette chanson recueillie dans le comté de Mégantic.

(Pour les autres paroles, voir *Va, va, va, p'tit bonnet, grand bonnet.*)

FRIT À L'HUILE.

Voici encore un refrain d'origine française. Cela ressort, d'abord, de ce qu'il est connu par tout le pays, puis et surtout de ce qu'il y est question de *friture à l'huile*. Nos huiles de marsouin, de foies de morues et de pétrole n'ont pas encore eu l'honneur d'un chapitre dans la *Cuisinière Canadienne*, et pour ce qui est de l'huile d'olive, que nous importons de l'étranger, on sait qu'elle ne paraît jamais sur nos tables que froide et comme assaisonnement, et que le peuple en fait rarement usage. Il n'en est pas de même en France, surtout dans le midi, où l'huile d'olive joue un rôle considérable dans la cuisine du peuple.

—



(Pour les autres paroles, voir *Va, va, va, p'tit bonnet, grand bonnet.*)

C'EST DANS LA VILLE DE BYTOWN.

Il y aura bientôt quatorze ans, par une délicieuse matinée de juillet, un jeune homme avec qui je suis intimement lié, partait de Trois-Rivières pour se rendre à sa paroisse natale : la Rivière du Loup, en haut. Le jeune homme était musicien, et, comme il n'avait que dix-sept ans, il devait naturellement se croire très-fort dans son art. Chemin faisant, voilà que son cocher, ému sans doute par les beautés du soleil levant, et stimulé aussi, peut-être, par le chant des coqs et le bêlement des génisses, se met à entonner : *C'est dans la ville de Bytown* avec un accent rustique des plus prononcés. Grand plaisir chez notre artiste en herbe, qui, en vrai musicien de notre siècle, cherche aussitôt à harmoniser la mélodie, dans son esprit, à mesure qu'elle sort du rude gosier de son compagnon. Mais voilà notre jeune ami tout déconcerté !.... Impossible d'harmoniser cela ! Il a beau solliciter toutes les formules harmoniques, toutes les modulations à lui connues.... pas moyen !

De la leçon toute pratique que donnait à notre ami son brave compagnon de route, il ressortait clairement ce principe : qu'il peut exister une musique reposant

sur d'autres lois que sur celles qui régissent la tonalité qui nous est familière. Mais il ne tira pas cette conclusion tout d'abord. Assurément il fut frappé de l'étrangeté de la mélodie qu'il entendait, mais ce qui lui parut infiniment plus étrange encore, ce fut de se voir, lui, mis à *quia* par un pauvre cocher!

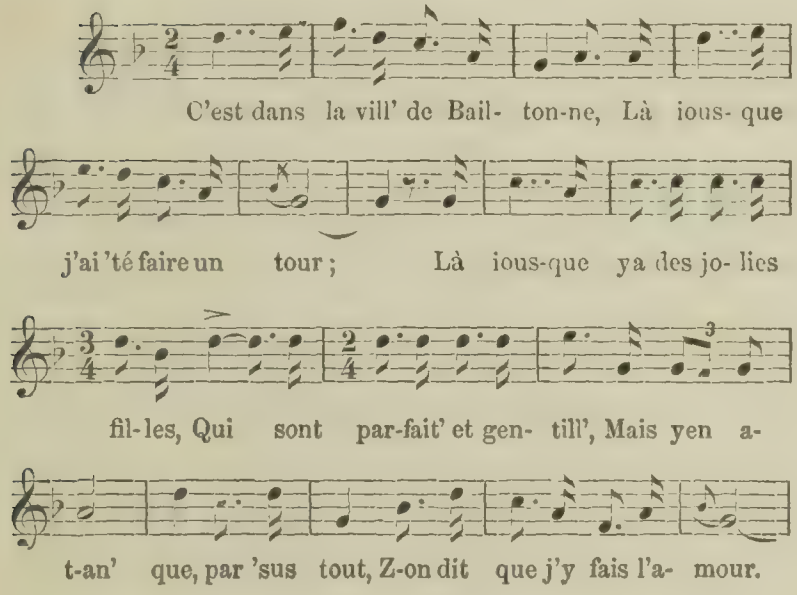
" Les airs populaires ..... dit M. Wekerlin, offrent quelquefois de véritables difficultés d'harmonisation, étant faits complètement en dehors des vues d'un accompagnement, et contraire souvent à nos lois harmoniques sur les modulations. Quelques-unes de nos chansons populaires datent d'une époque assez reculée, cela est incontestable ; plusieurs d'entre elles, celles où la note sensible n'existe pas, par exemple, remontent au moins à 1500, puisque ce n'est que tout au commencement de 1600 que Monteverde trouva l'accord de septième de dominante. Or cet accord de septième détermina réellement le sentiment de la note sensible, c'est-à-dire le demi-ton qui précède la tonique. Même sans ce trait caractéristique, beaucoup de chansons populaires font constater l'ancienneté de leur origine, rien que par leur allure méthodique, leur similitude avec le chant grégorien."

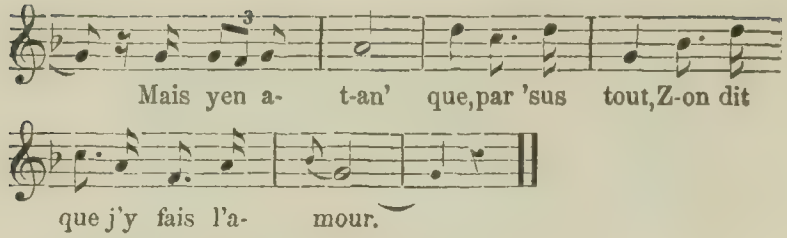
Je ne serais pas prêt, comme M. Wekerlin, à croire à l'ancienneté d'une mélodie pour cela seul qu'elle se rapproche de la tonalité grégorienne. Cette tonalité n'a jamais eu accès au théâtre, et l'harmonie dissonnante l'a chassée complètement des salons, c'est vrai ; mais dans certaines campagnes, (je parle des campagnes du Canada,) dans celles où il n'y a ni orgue, ni harmonium dans les églises, et où l'on n'entend jamais d'autre instrument que le violon, elle règne encore en souveraine ; c'est dans cette langue musicale que les chanteurs populaires improvisent et composent. Il est possible que la mélodie de *C'est dans la ville de Bytown*, qui appartient au premier mode authentique

de la tonalité ancienne, soit de composition fort antérieure à celle des paroles qui l'accompagnent, mais il est aussi fort possible que paroles et musique aient été composées en même temps : ce qui alors ne pourrait remonter bien haut.

On a fait un grand nombre de chansons où figure la ville de Bytown (aujourd'hui Outaouais.) M. LaRue, dans son étude sur nos chansons populaires, en a cité une très-remarquable dont je regrette de ne pas connaître l'air. Bytown a été longtemps le poste avancé de la civilisation dans la belle vallée de l'Outaouais, le dernier souvenir qu'emportaient les voyageurs-forestiers dans leurs lointaines excursions au delà des îles Calumet et Allumettes.

—





C'est dans la vill' de Bailtonne
Là iousque j'ai 'té faire un tour ;
La iousque ya des jolies filles
Qui sont parfait' et gentilles,
Mais yen a-t-an' que, par 'sus tout,
Z-on dit que j'y fais l'amour.

QUAND J'ÉTAIS CHEZ MON PÈRE.

Il y a tout lieu de croire que ces couplets sont fort anciens, si, comme je le pense, le mot "baron" y est employé pour exprimer, au générique, un grand seigneur:

. . . . . .
Mon petit cœur en gage
N'est pas pour un *baron*.
. . . . . .
Par ici-t-il y passe
Trois cavaliers *barons*
. . . . . .

"Chaque fois, dit M. Arbaud, que nos chants parlent d'un homme noble, puissant, ils l'appellent un baron, c'est-à-dire, un homme par excellence, comme le *bar* germanique dont il dérive. Et ne croyez pas qu'ils prennent ce mot dans son acception féodale; non, car ils le donnent aux saints:

Lou baroun sant Alexi— e voou pas maridar....

ils le donnent aux plus hauts personnages:

Aperaquit passavo—lo fiou d'un rei baroun ...

Mais quand la hiérarchie féodale constituée eut rejeté presque au dernier rang ce titre de baron, il perdit naturellement sa valeur superlative....." (*Chants populaires de la Provence*, page XVI de la préface.)

Cette chanson, à laquelle on attribue une origine normande, se chante dans toutes les parties de la France, mais avec des refrains et sur des airs que nous ne connaissons pas ici.

On chante dans le comté de Maskinongé :

..... M'envoi'-t-à la fontaine
Pour pêcher du poisson .....

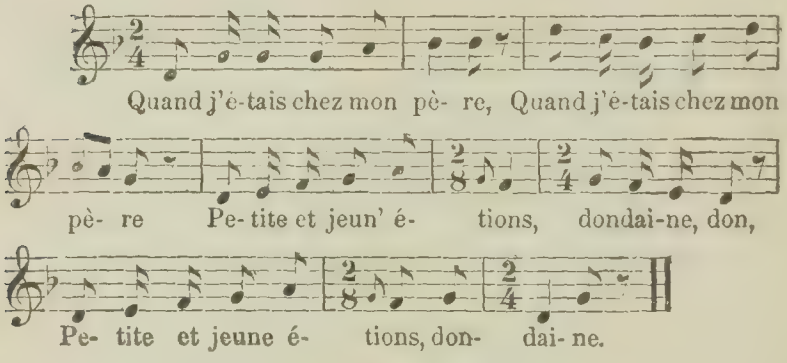
à Québec :

..... M'envoi'-t-à la fontaine
Pour emplir mon cruchon.....

et en France :

.....J'allais à la fontaine
Pour cueillir du cresson.....

J'ai recueilli cette mélodie de la bouche d'une femme qui me l'a répétée un grand nombre de fois, et toujours telle que notée ci-dessous, avec tous les *mi* et les *fa* naturels.



Quand j'étais chez mon père (bis.)
Petite et jeune étions, (ou : Petite Jeanneton,)
Dondaine, don,
Petite et jeune étions,
Dondaine.

M'envoi'-t-à la fontaine (bis.)
Pour pêcher du poisson,
Dondaine, don, etc.

La fontaine est profonde, (bis.)
J'me suis coulée au fond,
Dondaine, don, etc.

Par ici-t-il y passe (bis.)
Trois cavaliers barons,
Dondaine, don, etc.

—Que donneriez-vous, belle, (bis.)
Qui vous tir'rait du fond?
Dondaine, don, etc.

—Tirez, tirez, dit-elle, (bis.)
Après ça, nous verrons.....
Dondaine, don, etc.

Quand la bell' fut tirée, (bis.)
S'en fut à la maison,
Dondaine, don, etc.

S'assit sur la fenêtre, (bis.)
Compose une chanson,
Dondaine, don, etc.

—Ce n'est pas ça, la belle, (bis.)
Que nous vous demandons,
Dondaine, don, etc.

C'est votre cœur en gage, (bis.)
Savoir si nous l'aurons,
Dondaine, don, etc.

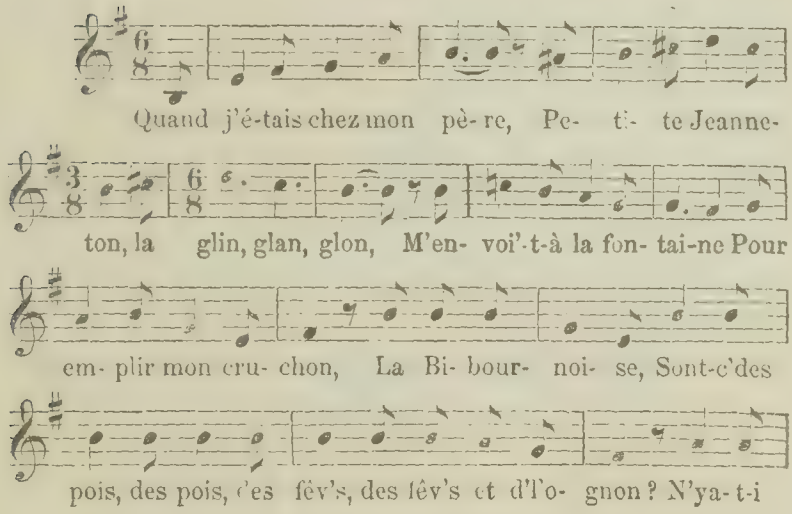
—Mon petit cœur en gage, (bis.)
N'est pas pour un baron,
Dondaine, don, etc.

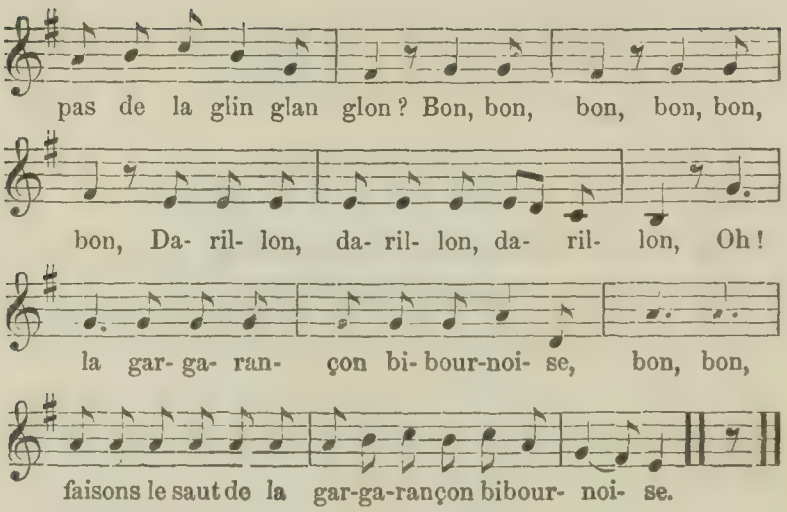
Ma mère me le garde (bis.)
Pour mon joli mignon,
Dondaine, don,
Pour mon joli mignon,
Dondaine.

LA BIBOURNOISE.

Cet étrange refrain nous vient de nos ancêtres de la vieille France. Notre variante diffère assez peu de celle qui se chante encore aujourd'hui dans le Dauphiné, mais les airs ne se ressemblent pas. La ***Bibournoise*** est une des chansons favorites des élèves du petit-séminaire de Québec. J'ai souvent entendu dire que deux anglais ne peuvent déboucher de concert une bouteille de champagne sans chanter *God save the Queen ;* je crois qu'il est également impossible à deux élèves du petit-séminaire de Québec de se rencontrer en vacance sans chanter la ***Bibournoise.***

—



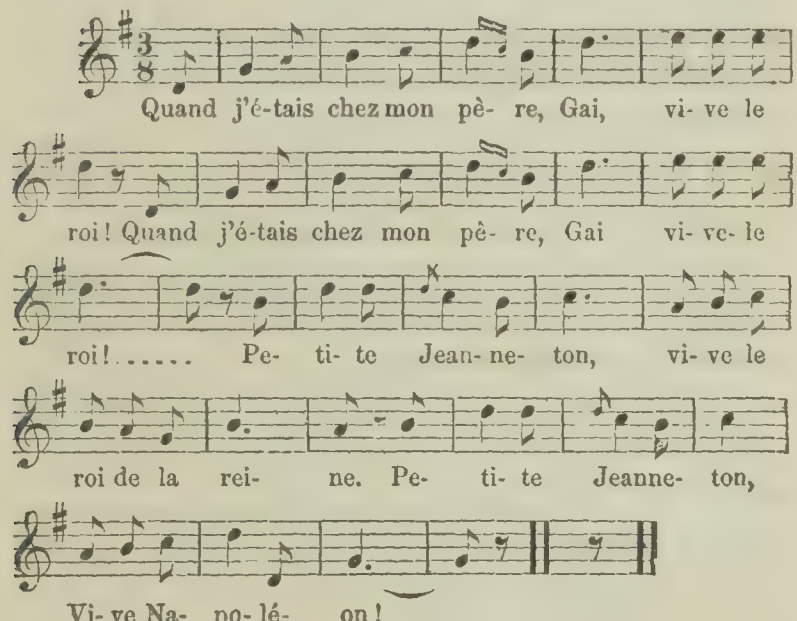


(Pour les autres paroles, voir *Quand j'étais chez mon père.*)

VIVE NAPOLÉON!

" Comment, dit M. LaRue, passer sous silence cette chanson si belle, avec son air si plein d'entrain, et que sait par cœur tout Canadien qui, une fois dans sa vie seulement, a pris une rame ou un aviron.

" Le refrain de cette chanson indiquerait une origine moderne; mais il a été changé. Autrefois on chantait " Vive le roi, vive le roi! " (*Le Foyer Canadien*, p. 355—année 1863.)

Nos habitants disent toujours : " Vive le roi *de* la reine ! " et évitent ainsi l'hiatus que commettent les citadins en disant : " le *roi et* la reine."

(Pour les autres paroles, voir *Quand j'étais chez mon père.*)

SI TU TE METS ANGUILLE.—UN CANADIEN ERRANT.

Cette douce cantilène est connue de tout le monde, en Canada. Les couplets : *Si tu te mets anguille*, etc., ne sont que des fragments assez altérés de la chanson : *J'ai fait une maîtresse*, que l'on verra plus loin. Le dernier vers :

Je me donn'rai à toi puisque tu m'aimes tant!

devrait être séparé des vers qui précèdent par plusieurs couplets. C'est simplement parce que ces couplets ont été oubliés que cette chanson, si poétique d'ailleurs, se termine si sottement. Il ne fut jamais venu à l'esprit de nos braves habitants, qui n'ont, grâce à Dieu, jamais mis le pied au théâtre, et qui n'ont jamais, non plus, nourri leur esprit des romans de Messieurs et Madame Dumas, Sue, Sand, Kock et compagnie, de fabriquer ce dénouement *à la Favorite*.

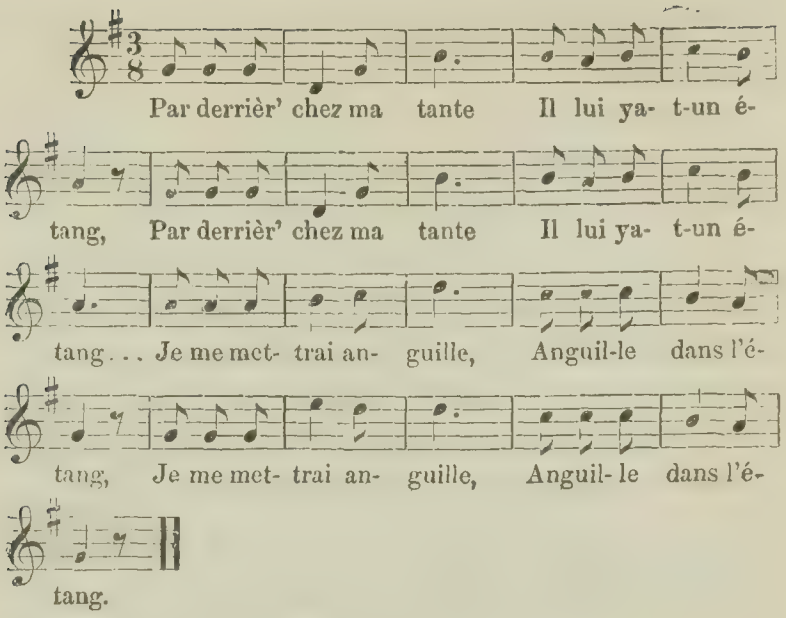
Mais cette ancienne poésie est presqu'entièrement oubliée aujourd'hui. Elle a cédé la place à quelques strophes composées, en 1842, par un étudiant du collége de Nicolet, qui devait, plus tard, devenir un de nos littérateurs les plus distingués. Le *Canadien errant* de M. A. Gérin-Lajoie, composé précisément au début des dures années d'exil des révoltés de 37 et 38, alors que tant d'honnêtes familles pleuraient l'absence de pauvres "canadiens, bannis de leurs foyers,',

devint, en quelques mois seulement, extrêmement populaire.

Les mélodies du peuple possèdent cette qualité si rare d'unir à beaucoup de simplicité une expression véritable. D'ordinaire un compositeur n'est simple qu'à la condition d'être vide et plat. Aussi est-il plus difficile qu'on ne le croit généralement de composer une mélodie d'une véritable beauté et qui puisse se vulgariser parmi le peuple. Châteaubriand avait si bien compris cela que, comme l'auteur du *Canadien errant*, il avait voulu choisir parmi des chansons populaires (celles de la Provence, si je ne me trompe,) les airs de ses chants du *Dernier Abencérage*.

Les couplets de M. Lajoie, grâce à leur mérite réel, mais grâce aussi à la vieille mélodie sur laquelle ils se chantent, sont connus aujourd'hui partout où il y a des canadiens-français. Que l'auteur pénètre dans la forêt, qu'il y rencontre quelques-uns de ces défricheurs dont il a si bien su peindre l'existence et les rudes mais nobles travaux ; qu'il parcoure les villes du Haut-Canada et même certaines villes américaines voisines de nos frontières, il les entendra chanter partout. Il n'est pas jusqu'aux échos des Montagnes-Rocheuses et des rives du lac Ouinipeg qui n'aient répété cette touchante poésie : Mgr. Faraud, vicaire-apostolique d'Attabaska et du territoire de la rivière McKenzie, m'a dit, en effet, avoir entendu chanter *Un Canadien errant* dans ces lointaines missions.

—



Par derrièr' chez ma tante
Il lui ya-t-un étang ... } (bis.)
Je me mettrai anguille
Anguille dans l'étang. } (bis.)

—Si tu te mets anguille
Anguille dans l'étang, } (bis.)
Je me mettrai pêcheur:
Je t'aurai en pêchant. } (bis.)

—Si tu te mets pêcheur
Pour m'avoir en pêchant, } (bis.)
Je me mettrai allouette
Allouette dans les champs. } (bis.)

—Si tu te mets allouette
Allouette dans les champs, } (bis.)
Je me mettrai chasseur:
Je t'aurai en chassant. } (bis.)

—Si tu te mets chasseur
Pour m'avoir en chassant, } (bis.)

Je me mettrai nonnette
Nonnett' dans un couvent. } (bis.)

—Si tu te mets nonnette
Nonnett' dans un couvent, } (bis.)
Je me mettrai prêcheur :
Je t'aurai en prêchant. } (bis.)

—Si tu te mets prêcheur
Pour m'avoir en prêchant, } (bis.)
Je me donn'rai à toi
Puisque tu m'aimes tant ! } (bis.)

—

Un canadien errant, } (bis.)
Banni de ses foyers,
Parcourait en pleurant } (bis.)
Des pays étrangers.

Un jour, triste et pensif, } (bis.)
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif } (bis.)
Il adressa ces mots :

" Si tu vois mon pays, } (bis.)
" Mon pays malheureux,
" Va, dis à mes amis } (bis.)
" Que je me souviens d'eux.

" O jours si pleins d'appas } (bis.)
" Vous êtes disparus.....
" Et ma patrie, hélas ! } (bis.)
" Je ne la verrai plus !

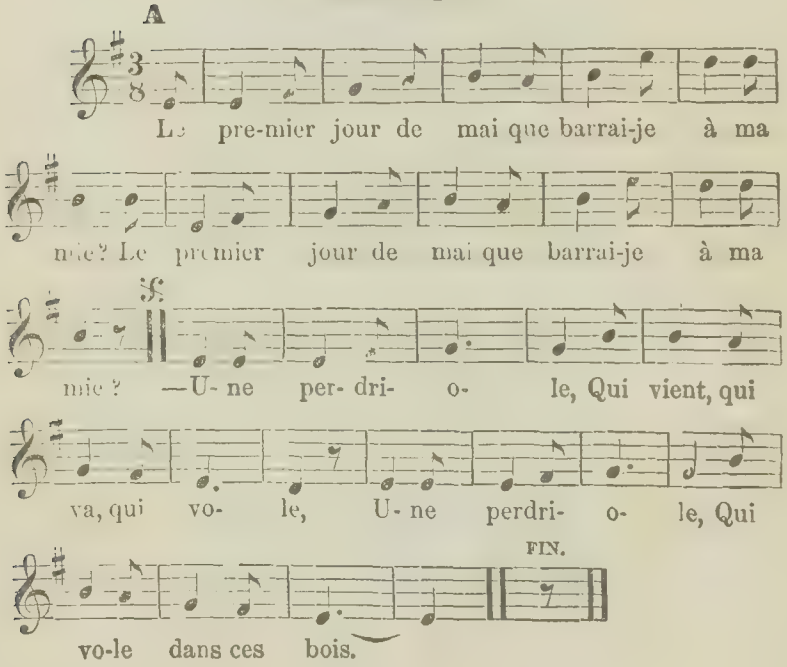
" Non, mais en expirant, } (bis.)
" O mon cher Canada !
" Mon regard languissant } (bis.)
" Vers toi se portera ...." }

UNE PERDRIOLE.

Le lecteur n'a pas besoin d'être averti que ceci est une chanson pour endormir les enfants. Après le dixième couplet rien n'empêche d'en improviser d'autres et de se rendre ainsi jusqu'au *trente-et-unième jour de mai.* Si après cela l'enfant ne dort pas, il est inutile de songer aux prises de laudanum ou aux gouttes de *Trésor des nourrices*, rien n'y fera.

—

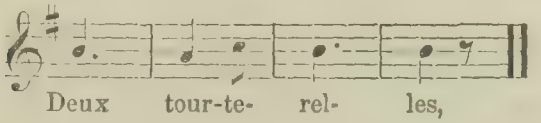
Premier couplet.



—

Deuxième c uplet.

On répète la première partie (lettre A,) mais on dit : " Le *second* jour de mai que barrai-je à ma mie ? " et on ajoute :

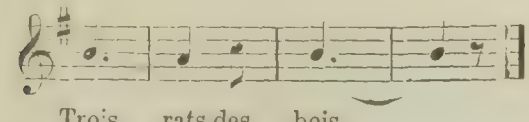


puis on reprend : " Une perdriole, etc.," au signe 𝄋.

—

Troisième couplet.

Reprise de la première partie (lettre A) avec les paroles : " Le *troisième* jour de mai que barrai-je à ma mie ? " après quoi on chante :



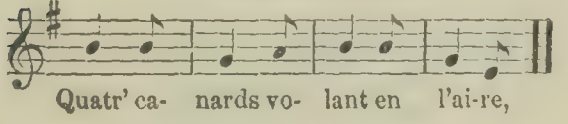
Puis on récapitule les deuxième et premier couplets :

Deux tourterelles,
Une perdriole, etc.

On continue ainsi en disant successivement : le *quatrième*, le *cinquième*, le *sixième*, le *septième* jour de mai, etc., et après chaque couplet nouveau on récapitule tous les couplets qui précèdent, depuis le dernier chanté jusqu'au premier.

—

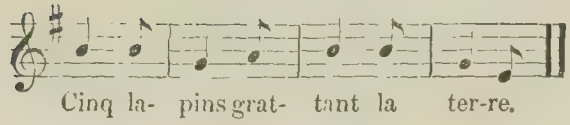
Quatrième couplet.



Trois rats des bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole, etc.

—

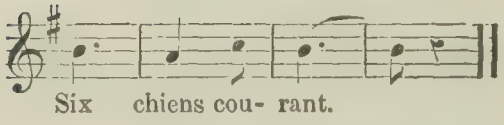
Cinquième couplet.



Quatr' canards volant en l'aire,
Trois rats des bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole, etc.

—

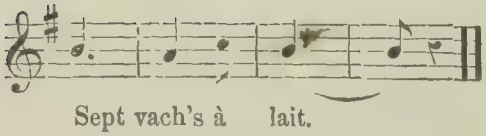
Sixième couplet.



Cinq lapins grattant la terre,
Quatr' canards volant en l'aire,
Trois rats des bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole, etc.

—

Septième couplet.

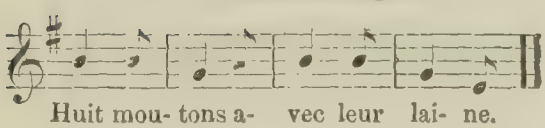


Six chiens courant,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatr' canards volant en l'aire,

Trois rats des bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole, etc.

—

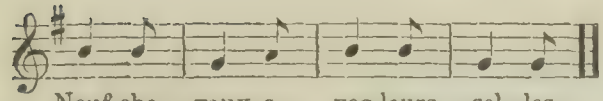
Huitième couplet.



Sept vach's à lait,
Six chiens courant,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatr' canards volant en l'aire,
Trois rats des bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole, etc.

—

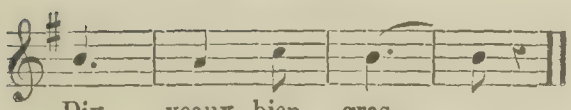
Neuvième couplet.



Huit moutons avec leur laine,
Sept vach's à lait,
Six chiens courant,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatr' canards volant en l'aire,
Trois rats des bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole, etc.

—

Dixième couplet.



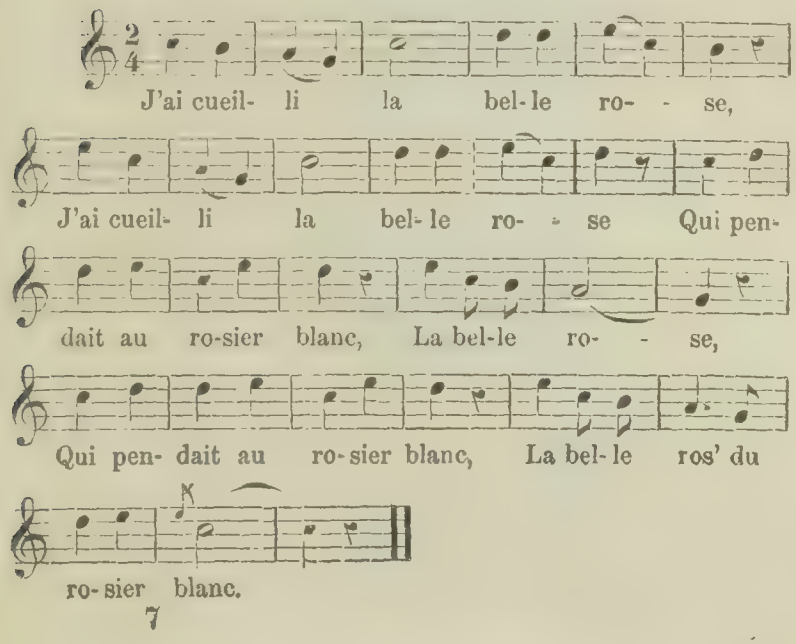
Neuf chevaux avec leurs selles,
Huit moutons avec leur laine,
Sept vach's à lait,
Six chiens courant,
Cinq lapins grattant la terre,
Quatr' canards volant en l'aire,
Trois rats des bois,
Deux tourterelles,
Une perdriole
Qui vient, qui va, qui vole,
Une perdriole
Qui vole dans ces bois.

J'AI CUEILLI LA BELLE ROSE.

M. Champfleury cite le refrain suivant comme se chantant dans le Nivernais :

Tes rubans barivolants,
Belle rose,
Tes rubans barivolants,
Belle rose au rosier blanc.

Ce refrain ressemble trop à celui de notre chanson : *J'ai cueilli la belle rose* pour qu'ils n'aient pas tous deux une origine commune.



J'ai cueilli la belle rose (bis)
Qui pendait au rosier blanc,
La belle rose,
Qui pendait au rosier blanc,
La belle ros' du rosier blanc.

Je l'ai cueilli' feuille à feuille, (bis)
Mis dans mon tablier blanc,
La belle rose,
Mis dans mon tablier blanc,
La belle ros' du rosier blanc.

Je l'ai porté' chez mon père (bis)
Entre Paris et Rouen,
La belle rose,
Entre Paris et Rouen,
La belle ros' du rosier blanc.

Je n'ai pas trouvé personne ... (bis)
Que le rossignol chantant,
La belle rose,
Que le rossignol chantant,
La belle ros' du rosier blanc.

Qui me dit dans son langage : (bis)
—Mari'-toi, car il est temps,
La belle rose,
Mari'-toi, car il est temps,
La belle ros' du rosier blanc.

—Comment veux-tu que j'm'y marie? (bis)
Mon père en est pas content,
La belle rose,
Mon père en est pas content,
La belle ros' du rosier blanc.

Ni mon père, ni ma mère, (bis)
Ni aucun de mes parents,
La belle rose,
Ni aucun de mes parents,
La belle ros' du rosier blanc.

Je m'en irai en service, (bis)
En service pour un an,
La belle rose,
En service pour un an,
La belle ros' du rosier blanc.

—Combien gagnez-vous, la belle, (bis)
Combien gagnez-vous par an?
La belle rose,
Combien gagnez-vous par an?
La belle ros' du rosier blanc.

—Je gagne bien cinq cents livres, (bis)
Cinq cents livr's en argent blanc,
La belle rose,
Cinq cents livr's en argent blanc,
La belle ros' du rosier blanc.

—Venez avec nous, la belle, (bis)
Nous vous en donn'rons six cents,
La belle rose,
Nous vous en donn'rons six cents,
La belle ros' du rosier blanc.

AH ! QUI ME PASSERA LE BOIS?....

J'étais en partie de pêche au lac Saint-Pierre lorsque j'entendis pour la première fois cette remarquable mélodie que chantait un homme de la campagne en battant la mesure avec son aviron. Je fus tellement frappé de l'étrangeté de ce chant que j'insistai pour qu'il me le répétât plusieurs fois. Le pauvre homme ne pouvait s'imaginer ce que je pouvais trouver de si beau dans sa chanson, et ce ne fut pas sans un peu de défiance qu'il consentit à me la redire. Je crois l'avoir notée exactement comme il me la chantait. Il me semble, cependant, qu'il ne faisait pas la note *fa* tout à fait naturelle dans la première phrase : ***Ah ! qui me passera le bois ?....***, mais il ne faisait certainement pas le *fa dièse* non plus. Je lui chantai moi-même la mélodie, lentement, avec le *fa dièse :* il hocha la tête en faisant signe que non ; je la répétai alors avec le *fa naturel*, et, cette fois, il parut content.

La phraséologie tout inusitée de cette mélodie indique clairement qu'elle doit être fort ancienne. Inutile de dire qu'il ne faut pas songer à lui ajouter un accompagnement. Elle appartient à une tonalité dans laquelle pas un des maîtres de l'art moderne n'a écrit, et qui, à parler franchement, nous est à peu près

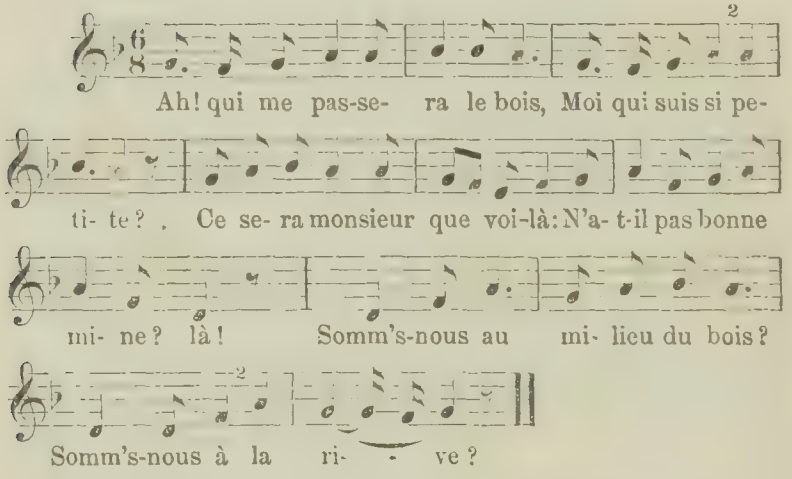
inconnue ; * or, on sait que l'harmonie, telle que nous l'entendons aujourd'hui, est incompatible avec tout ce qui n'est pas *tonalité européenne moderne ;* que ce n'est qu'en assimilant les modes antiques à nos modes majeur et mineur, c'est-à-dire en faisant disparaître des premiers ce qu'ils ont de caractéristique que l'usage de notre harmonie dissonnante devient possible. D'ailleurs, est-il bien sûr qu'un grand nombre de nos mélodies populaires ne soient pas incompatibles avec toute harmonie, même purement consonnante ? Pour ma part, je le crois, bien que je sache que beaucoup de musiciens pensent le contraire. C'est le propre des musiciens de ces derniers siècles, comme l'a si bien fait remarquer M. Fétis, de ne pouvoir s'imaginer une musique quelconque sans harmonie. C'est qu'en effet, la tonalité qui nous est familière, avec ses modes à note sensible exclusifs, étant essentiellement harmonique, on a peine à comprendre qu'il puisse en être autrement d'une autre tonalité. Si l'histoire n'était pas là pour nous le dire, on ne voudrait pas croire qu'il fut un temps où l'on faisait de belle, d'admirable musique sans le secours de l'harmonie ; que les premières notions de cette science étaient inconnues en Italie jusqu'à ce qu'elles y fussent apportées par les peuplades *barbares* du nord de l'Europe qui envahirent tant de fois la péninsule dans les premiers siècles de l'ère chrétienne.

* On lira avec intérêt les piquants articles de M. J. d'Ortigue (*La musique à l'église*, p. 162 et suivantes,) au sujet de chants du treizième siècle harmonisés par M. F. Clément et exécutés dans la Sainte-Chapelle de Paris en 1849.

Pour ce qui est de la mélodie qui nous occupe, en particulier, on peut sans doute lui ajuster un accompagnement quelconque, mais non sans lui faire perdre de l'allure, du caractère qui lui est propre ; allure et caractère que les virtuoses campagnards surtout savent si bien lui donner.

J'ignore si la mélodie de *Ah ! qui me passera le bois ?* est connue en France ; je sais seulement qu'on y chante encore quelques fragments des paroles que l'on va voir ci-après.

—



Ah ! qui me passera le bois,
Moi qui suis si petite ?
Ce sera monsieur que voilà :
N'a-t-il pas bonne mine ? là !
Somm's-nous au milieu du bois ?
Somm's-nous à la rive ?

Ce sera monsieur que voilà :
N'a-t-il pas bonne mine ?
Quand nous fûm's au milieu du bois ?
Il se mit à courire, là !
Somm's-nous au milieu, etc.

Quand nous fûm's au milieu du bois,
Il se mit à courire.
—Oh ! qu'a'-vous donc, mon bon monsieur,
Qu'a'-vous à tant courire, là !
Somm's-nous au milieu, etc.

Oh ! qu'a'-vous donc, mon bon monsieur,
Qu'a'-vous à tant courire ?
—J'entends venir des loups, là-bas,
Qui nous suiv' à la rive, là !
Somm's-nous au milieu, etc.

J'entends venir des loups, là-bas,
Qui nous suiv' à la rive.
Quand ils eur'nt traversé le bois
La bell' se mit à rire, là !
Somm's-nous au milieu, etc.

Quand ils eur'nt traversé le bois
La bell' se mit à rire.
—Bell' qu'avez-vous, bell' qu'avez-vous,
Qu'avez-vous à tant rire ? là !
Somm's-nous au milieu, etc.

Bell' qu'avez-vous, bell' qu'avez-vous,
Qu'avez-vous à tant rire ?
—Je ris de toi, je ris de moi,
De ta poltronnerie, là !
Somm's-nous au milieu, etc.

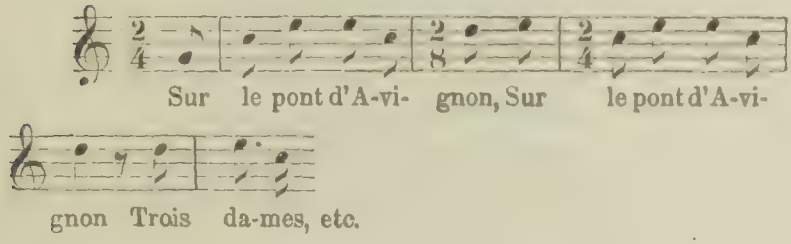
Je ris de toi, je ris de moi,
De ta poltronnerie ;
D'avoir pris les perdrix du bois
Pour des loups en furie, là !
Somm's-nous au milieu du bois ?
Somm's-nous à la rive ?

SUR LE PONT D'AVIGNON.

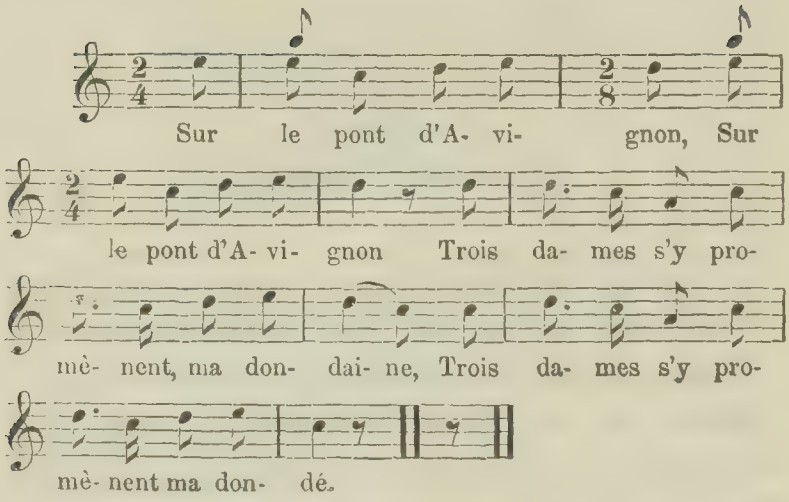
Le célèbre pont de l'ancienne capitale du Comtat d'Avignon a été construit vers le onzième siècle.

Feu M. l'abbé J. Lebourdais m'a dit avoir chanté la chanson qui va suivre en traversant ce pont fameux, au grand étonnement de ses compagnons de voyage, qui ne pouvaient comprendre comment une pareille *vieillerie* avait pu se conserver en Canada.

On chante dans le district de Trois-Rivières :



Mais la version donnée ci-après est peut-être plus répandue.

Les paroles que l'on va lire ont été recueillies à la Rivière du Loup, comté de Maskinongé. Je donne les derniers couplets pour ce qu'ils valent.

Sur le pont d'Avignon, (bis)
Trois dames s'y promènent,
Ma dondaine,
Trois dames s'y promènent,
Ma dondé.

Tout's trois s'y promenant (bis)
Laissent tomber leurs peignes,
Ma dondaine, etc.

Trois allemands passant (bis)
Ont ramassé les peignes,
Ma dondaine, etc.

—Allemands, allemands, (bis)
Ah! rendez-moi mon peigne.
Ma dondaine, etc.

—Ton peign' tu n'auras pas (bis)
Qu'tu n'ai' payé mes peines,
Ma dondaine, etc.

—Quel pa-ye-ment veux-tu (bis)
—Un baiser de toi, belle,
Ma dondaine, etc.

—Prends-en un, prends-en deux (bis)
Prends-en trois à ton aise,
Ma dondaine, etc.

Mais ne t'en vante pas: (bis)
Tout garçon qui se vante,
Ma dondaine, etc.

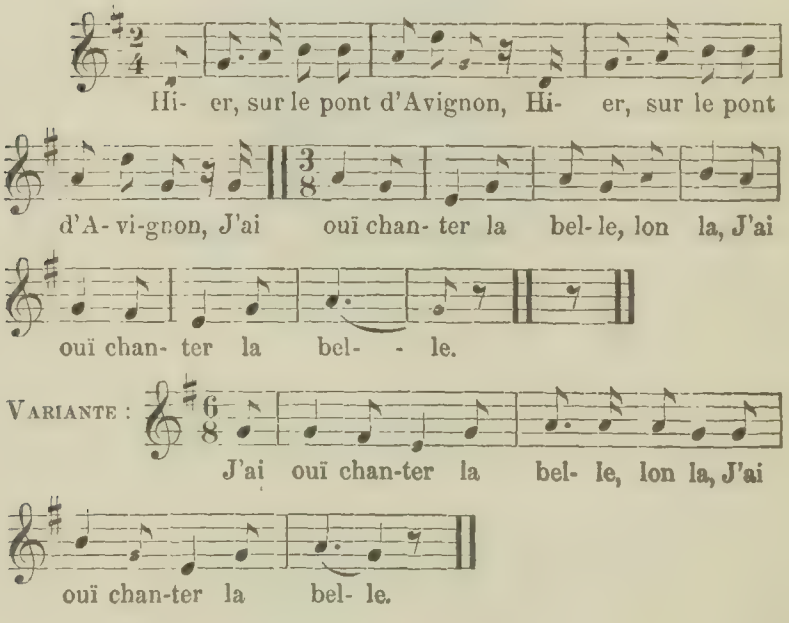
On les estime pas, (bis)
Car ils ont femme en France,
Ma dondaine, etc.

Et des petits enfants (bis)
Qui vont battre à la grange,
Ma dondaine,
Qui vont battre à la grange,
Ma dondé.

HIER SUR LE PONT D'AVIGNON.

Cette charmante mélodie, avec son rhythme partie binaire partie ternaire, mais toujours gracieux, est moins connue que la mélodie qui précède. La poésie non moins charmante qui l'accompagne se chante encore aujourd'hui, du moins en partie, dans le canton de Vaud, en Suisse.

—



Hier, sur le pont d'Avignon (bis)
J'ai ouï chanter la belle,
Lon la,
J'ai ouï chanter la belle.

Elle chantait d'un ton si doux: (bis)
Comme une demoiselle,
Lon la, etc.

Que le fils du roi l'entendit (bis)
Du logis de son père,
Lon la, etc.

Il appela ses serviteurs, (bis)
Valets et chambrières,
Lon la, etc.

—Ç'à que l'on bride mon cheval (bis)
Et lui mette sa selle,
Lon la, etc.

—Monsieur, où voulez-vous aller? (bis)
Ce n'est qu'une bergère,
Lon la, etc.

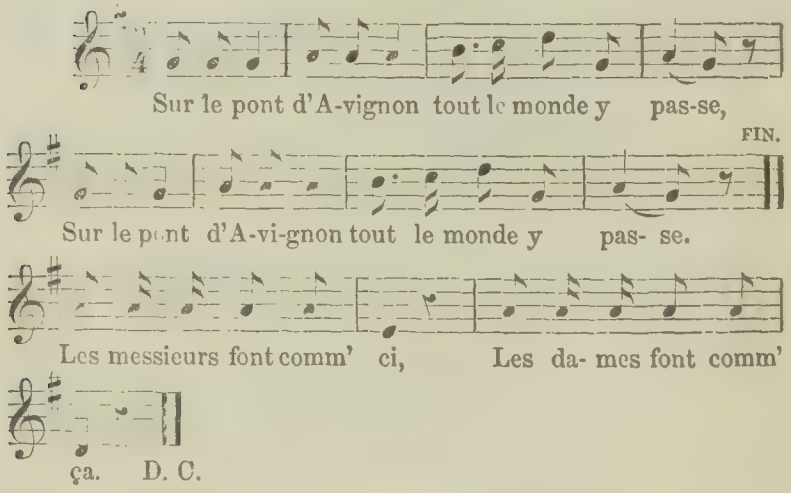
—Bergère ou non je veux la voir, (bis)
Ou que mon cheval crève,
Lon la,
Ou que mon cheval crève.

SUR LE PONT D'AVIGNON TOUT LE MONDE Y PASSE.

Voici encore une troisième chanson où figure le pont d'Avignon. J'ignore si tout le département de Vaucluse pourrait en fournir autant. C'est possible cependant, car les habitants de cette partie de la France, sont de grands chanteurs. Leur goût musical tout à fait remarquable est dû en partie, sans doute, à l'enseignement de l'école de musique créée par les papes d'Avignon. Le passage de la cour romaine se fait sentir encore aujourd'hui dans tout ce pays qui avoisine le mont Ventoux et le Luberon, et que traversent le Rhône et la Durance.

Cette ronde m'a été chantée par M. LaRue

—



Sur le pont d'Avignon
Tout le monde y passe. } (bis.)
Les messieurs font comm' ci, (*on ôte son chapeau,*)
Les dames font comm' ça. (*on fait la révérence.*)

DANS LES CHANTIERS NOUS HIVERNERONS.

M. J. C. Taché dans sa belle étude de mœurs canadiennes intitulée : *Forestiers et Voyageurs*, n'a pas oublié de faire une mention spéciale de cette chanson par excellence de tout forestier canadien. Je cite :

".....A l'heure convenue du lendemain, nous vîmes arriver nos jeunes compagnons de route. Ils venaient, *piquant au plus court*, à travers la neige des champs, montés sur leurs raquettes. Ils chantaient, sur un air aussi dégagé que leur allure de voltige, le gai refrain des bucherons canadiens :

Voici l'hiver arrivé,
Les rivières sont gelées,
C'est le temps d'aller aux bois
Manger du lard et des pois!
Dans les chantiers nous hivernerons!
Dans les chantiers nous hivernerons!

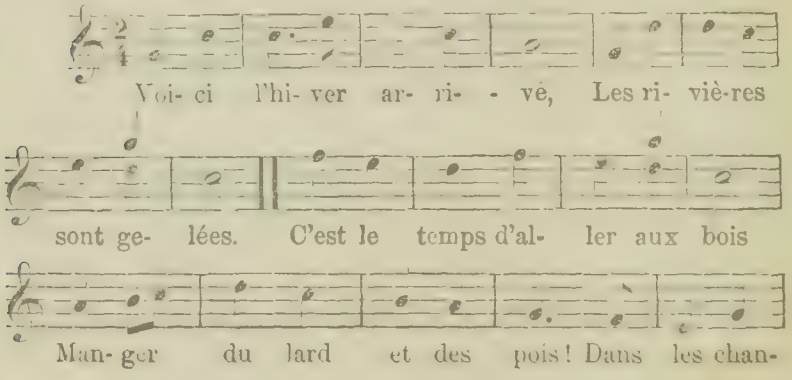
" Je serais bien empêché, ami lecteur, de vous donner les autres couplets de cette chanson, attendu que, sauf ce prélude obligé,..... tout le reste s'improvise pour répondre aux besoins des circonstances.

" Il est cependant une stance qu'on chante presque toujours pour clôture de la saison des chantiers ; mais

celle-ci sur un ton quelque peu ennuyé, avec une apparence affectée de fatigue, la voici :

Quand ça vient sur le printemps,
Chacun craint le mauvais temps ;
On est fatigué du pain,
Pour du lard on n'en a point.
Dans les chantiers, ah ! n'hivernons plus !
Dans les chantiers, ah ! n'hivernons plus !

" Le mot *chantier*, continue M. Taché, a diverses acceptions : c'est ainsi qu'il signifie quelquefois l'ensemble d'un établissement, ou l'industrie de l'exploitation des bois elle-même ; quelquefois le logement des ouvriers. C'est de cette dernière acception que les anglais font usage dans le mot *shanty* (corruption de *chantier*,) par lequel ils designent une hutte de colon." (*Soirees Canadiennes*,—deuxième année, p. 24.)

Les couplets qui suivent m'ont été chantés par M. Louis Blondin, de la Baie-du-Febvre.

—

BIBLIOTHECA

LE FOYER CANADIEN

Recueil Littéraire et Historique, publié par une Association de Littérateurs Canadiens.

La PRIME et les livraisons du FOYER forment ensemble, au bout de l'année, deux volumes de 384 pages chacun.

Prix de l'abonnement : Une Piastre par an, payable d'avance.

PRIME DE L'ANNÉE 1865

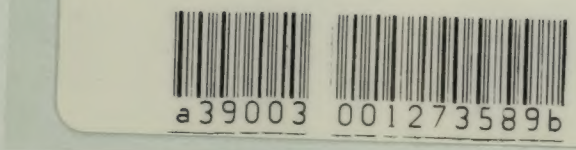
Le port des diverses livraisons de la Prime, est a la charge des abonnés, de même que celui des livraisons du *Foyer*.

Nos Agents locaux qui voudront continuer aux conditions ordinaires, sont priés de faire parvenir "*au Gérant du Foyer*" les noms de tous ceux qui auront renouvelé leur abonnement, ainsi que la somme reçue, afin que les livraisons puissent leur être expédiées sans retard, par la poste.

Il y a des dépôts du *Foyer* à Québec, chez l'éditeur M. Desbarats et chez MM. Matte et Garant et Trudel, libraires, Haute-Ville, et à Montréal, chez MM. Fabre et Gravel.

On peut toujours s'abonner en s'adressant directement par lettre enregistrée et affranchie "*Au Gérant du Foyer Canadien, Québec.*" Toutes communications relatives au *Foyer* doivent aussi être adressées de la même manière.

Toute personne envoyant la somme de neuf piastres a droit à dix abonnements.


a39003 001273589b

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart